

Annales des Basses-Alpes

---

**BULLETIN**

DE LA

**SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DES BASSES-ALPES**

---

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

---

JANVIER-FÉVRIER-MARS 1898

---

N° 68



**DIGNE**

AU SECRCÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ, ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

—  
IMPRIMERIE CHASPOUL ET V<sup>o</sup> BARBAROUX

Place de l'Évêché, 20

—  
1898

## LES ROCHERS DE DROMON



A quelques kilomètres de la Durance, dans les contreforts de la grande chaîne des Alpes et sur le chemin qui conduit directement de Sisteron à Seyne par Saint-Geniez-de-Dromon, le touriste rencontre à chaque pas des sites pittoresques, des horizons inattendus et des curiosités archéologiques qui le dédommagent largement des fatigues de la route.

C'est d'abord le défilé de Pierre-Écrite, avec ses rochers aux puissantes assises que l'été décore d'innombrables saxifrages, tandis que l'hiver les garnit par intervalles d'énormes coulées de glace. Et si l'aspect de ces roches, ainsi tapissées en juin d'un rideau blanc de fleurs délicates, est d'un effet ravissant, on n'admire pas moins, en janvier, cette glace aux reflets d'azur, tantôt ramassée en blocs compacts, tantôt épanouie en cylindres transparents semblables aux tuyaux de grandes orgues ou aux flots déliés d'une draperie massive.

A l'extrémité du défilé, la magnifique inscription romaine « *Pierre-Écrite* » gravée en l'honneur du consul Dardanus, inscription relevée en 1878 par la Société française d'Archéologie.

A quelques mètres de là, le site riant de Chardavon, dont le hameau, caché dans un nid de verdure, est construit sur l'emplacement d'un ancien monastère de Chanoines Augustins (1).

---

(1) L'historien de la Provence, Bouche, fut prieur de Chardavon.

Plus loin, le charmant village de Saint-Geniez-de-Dromon, dont l'horizon, admirablement ouvert au midi, permet d'apercevoir les montagnes du littoral vers Toulon et Hyères. Il n'est pas rare, de ce point situé seulement à mille mètres d'altitude, de voir, entre le Faron et Coudon, les rayons du soleil couchant projetés dans le ciel par la surface réfléchissante de la mer. (*La distance est environ de 120 kilomètres à vol d'oiseau.*)

Puis les rochers de Dromon; — la cascade si hardie de Gourgoumont; — la vaste grotte de Saint-Vincent, avec la légende qui s'y attache; — la Clue de Feissal....

Tous ces sites, toutes ces curiosités sont dignes de l'attention des voyageurs; et je ne connais pas de touriste qui, les ayant visités, n'en ait rapporté d'agréables souvenirs et, plus souvent encore, une impression très profonde, si le caractère imposant du site que nous allons essayer de décrire a retenu plus particulièrement son attention.

Il n'est pas, en effet, dans toutes les Basses-Alpes, si riches cependant au point de vue pittoresque, de paysage plus curieux, plus original et plus saisissant que celui des rochers de Dromon, à 2 kilomètres de Saint-Geniez.

\*  
\*\*

Imaginez un roc gigantesque, majestueusement planté sur la crête d'un profond ravin, au bout de la petite vallée de Saint-Geniez, vers laquelle il tourne sa face inaccessible, droite comme une muraille. De ce côté, à l'abri de ce rempart formidable, au-dessus de prairies que la belle saison émaille de fleurs aux couleurs éclatantes, se dressent en sentinelles d'énormes blocs de pierre courant sur le bord du ravin. L'ensemble de ces rochers forme une citadelle naturelle admirablement placée, disposée pour observer et commander: de l'ouest au nord-est, la seule route de la région; à l'ouest et au midi, le bassin de Saint-

Geniez et la profonde vallée du Vançon, qui s'ouvre au loin sur la Durance. D'un côté seulement, vers l'est, en face de la montagne de Cluchette, le grand rocher présente sa partie déclive par laquelle on peut, sans danger et sans aucune appréhension, arriver au sommet, sur une coulée de menus éboulis. A l'époque celtique et plus tard, sous l'occupation romaine, les blocs qui s'élèvent au pied du grand rocher étaient probablement reliés entre eux par des murs dont on aperçoit encore quelques vestiges au-dessus du ravin.

Ces murs complétaient l'enceinte naturelle et arrivaient ainsi jusque sous le grand roc, qui couronnait l'œuvre de défense avec sa tour terminale aujourd'hui ruinée et son *vallum* encore distinct. Ce fossé défendait autrefois l'accès du roc par la partie déclive.

Les blocs et la plate-forme qu'ils entourent formaient une sorte de camp retranché, un *oppidum* très fortifié, protégé par le roc de Dromon. De ce camp à la cime du rocher, les guerriers de l'époque communiquaient par un sentier frayé tout autour de la roche, d'abord dans les couloirs formés par les pierres détachées de la masse, puis taillé en corniche et aboutissant au sommet par une escalade à pic facilement accessible aux Alpinistes comme aux gens du pays. D'ailleurs, il suffit lorsqu'on arrive à cette échelle primitive de ne point regarder au-dessous, et, pour peu qu'on ait le pied montagnard, on a bien vite franchi cette difficulté de quelques mètres. On arrive alors, par ce chemin de chèvre, à la cime même du rocher, à la fontaine du Corbeau. C'est le nom qu'on donne à une conque naturelle, grande comme une carapace de tortue, jamais vide d'eau, formée et alimentée par le suintement de la corniche terminale. Cette eau n'est pas toujours d'une limpidité parfaite. En été surtout, saison pendant laquelle le débit est fortement réduit, les corbeaux et les corneilles la troublent journellement en disputant à l'aigle royal l'abord de cette fontaine aérienne.



Parfois, quelques hardis montagnards utilisent encore une autre voie pour arriver au sommet de ce roc élevé. C'est mon ami et compagnon d'excursion, M. Léon Laborde, qui découvrit ce chemin (si toutefois on peut lui donner ce nom), dans les circonstances suivantes :

M. Laborde, le fusil en mains, flânait avec son chien à travers les blocs de Dromon, par une belle après-midi d'octobre, lorsqu'il aperçut tout à coup un magnifique renard argenté qui, sans laisser même le temps de viser, disparut, rapide comme l'éclair, dans une fissure du rocher, à l'endroit où la verticalité est la plus grande. Le chien s'élança sur ce point et se mit à japper en l'air pendant que son maître s'approchait avec la lenteur du chasseur désappointé. Fort intrigué, M. Laborde pénètre dans l'anfractuosité et reconnaît que la direction du renard était, en effet, très-voisine de la verticale. Pensant pouvoir le faire descendre en l'enfumant et persuadé que ce n'était point là une tanière, mais un simple refuge en cas de péril pressant, mon ami allume un faisceau de branches sèches ramassées à la hâte autour de lui. Puis il se poste à distance respectable pour recevoir l'animal avec tous les honneurs dus à son agilité. Mais celui-ci ne reparut point, et notre chasseur fut bien convaincu qu'il l'attendrait en vain, lorsqu'il eut remarqué que la fumée sortait lentement par le haut du rocher comme d'une cheminée, indiquant bien l'issue par laquelle s'était lestement échappé le malin renard.

Quelques jours après, en compagnie de jeunes gens du pays, M. Laborde tentait cette ascension et arrivait à travers les fissures successives de la roche jusqu'à la sortie de ce défilé vertical, sur le plateau du grand rocher. Je ne conseillerais pas cette promenade de ramoneur aux personnes qui auraient des dispositions à l'obésité. L'instituteur d'un village voisin, un peu large de carrure et moins

agile que ses compagnons, demeura un jour pendant plusieurs heures dans la partie resserrée de cette cheminée sans pouvoir monter ou descendre. On se mit alors à discuter sur le choix du moyen à employer pour dégager le patient, qui manquait de sang-froid plus encore que de souplesse et qui, dans toutes les circonstances un peu critiques, oubliait toujours le précepte du bon Lafontaine : Aide-toi, le ciel t'aidera. — Chacun proposait un procédé infailible : les qualités onctueuses de la poudre de savon, les propriétés lubrifiantes des divers corps gras usités dans l'industrie pour les rouages des machines furent tour à tour examinées et rejetées comme insuffisantes dans une circonstance aussi grave. Quelques-uns, ceux qui avaient travaillé à l'extraction du minerai de plomb de la région, poussèrent la fantaisie jusqu'à proposer la dynamite, affirmant que seule elle dégagerait notre homme et développant tout un système qui consistait à amortir la commotion par l'interposition de fagots et de feuillage !!...

Pendant ce temps, le malheureux se lamentait et perdait tout courage et toute initiative. Heureusement, l'un de ceux qui ne tenaient pas pour les moyens violents, demanda au simple bon sens ce que les procédés scientifiques paraissaient impuissants à réaliser sans dommages. Il releva le moral de son compagnon, lui expliquant que le moindre mouvement, adroitement combiné, devait fatalement le dégager et le rassurant de son mieux sur l'issue de cette aventure. En effet, après quelques essais tentés avec un plus grand calme et une plus juste appréciation de la situation, notre patient sortit enfin de l'étau qui l'enserrait et reparut à la lumière, salué par les fous rires de ses jeunes amis.

\*  
\*  
\*

Si l'ensemble des rochers de Dromon est, à distance, d'un aspect grandiose, il est plus intéressant encore de visiter

en détail et de très près ces grands blocs de pierre. Alors seulement, on se rend bien exactement compte de la disposition que les travaux complétant la défense imprimaient jadis à ces éléments naturels. On aperçoit ainsi les pans de mur et la porte basse que M. Laborde a dégagés par des fouilles très heureusement conduites. On reconnaît aussi que la maçonnerie était fort réduite, les rocs se touchant presque sur tous les points et s'élevant parfois jusqu'à dix mètres à pic. L'enceinte était donc naturellement fermée.

Vers le milieu, le plus élevé de tous les blocs était probablement occupé par la vigie, toujours prête à donner l'éveil du haut de ce poste d'observation et correspondant par des signaux avec les sentinelles de la tour supérieure. Il faut croire que ce bloc de pierre était autrefois d'un accès plus facile, car il n'a fallu rien moins que l'agilité d'un imprudent berger de quinze ans pour tenter avec succès une pareille ascension. Ce gamin s'est même amusé à dresser sur le point culminant une pyramide de menus cailloux, laissant ainsi de son escalade périlleuse un témoignage inattaquable.

Au pied de ce « *Signal* », le voyageur rencontre une plate-forme assez régulière, vrai tapis de verdure qui invite au repos. C'est là que les guerriers, celtes, gaulois ou romains, auxquels échet successivement le périlleux honneur de défendre la place, devaient se réunir pour tenir leur conseil de guerre et discuter les intérêts de leur parti. Des fouilles pratiquées sur ce point feraient certainement découvrir de véritables richesses, à en juger par les objets variés que les cultivateurs ont trouvés sous le soc de leur charrue, tout à l'entour des rochers de Dromon.

En été, le contraste de ces masses grises sur les prairies vertes semées de myosotis bleus, de joubarbes rouges et d'asphodèles blancs, est d'un effet admirable. Le soir, par un beau clair de lune, alors que les blocs profilent sur la paroi du grand rocher leurs ombres géantes et que, dans le silence de la nuit, l'écho roule en grondements indéfinis

le bruit lointain de la cascade de Gourgoumont, on éprouve une impression de fantastique et de merveilleux qui fait songer aux contes d'Hoffmann et d'Edgard Poë. Il ne manque à cette mise en scène que les accords bizarres d'un orchestre de Tziganes !!!

L'impression est plus vive encore, si, comme nous l'avons fait dans le courant de l'été dernier, par une nuit noire, on éclaire les rochers de Dromon avec des flammes de Bengale. Au sein de ce cahos illuminé de lueurs étranges, on se croirait dans le lieu du sabbat, et le spectateur, frappé d'une anxieuse émotion, s'attend à voir surgir tout à coup la troupe des sorcières noires, avec leur effroyable attirail. Quel beau décor pour une scène grandiose d'opéra !!

\*  
\*\*

A toute époque de l'année, dans un cadre variant avec la saison et l'heure, Dromon est un paysage d'une originalité saisissante. Et chaque fois qu'on le visite, une même pensée revient obstinément s'emparer de l'esprit : impossible d'échapper au souvenir de ces guerriers disparus depuis plus de vingt siècles, qui se dressent encore devant nous comme de vivants fantômes évoqués par l'ardente animation du paysage. On les voit franchissant la poterne qui donnait accès sur la plate-forme, au retour d'une incursion dans la contrée, ou repoussant avec furie les assauts d'ennemis audacieux, qui, la nuit, sous un ciel d'orage, à la faveur des éclats retentissants du tonnerre, ont déjà taillé dans le rocher des marches rudimentaires accédant au cœur même de la place !

\*  
\*\*

A tous les attrait du pittoresque et de l'archéologie, vient s'ajouter un panorama vaste et varié.

Dans la direction de la Durance, en suivant du regard la vallée du Vançon, après le pain de sucre de Prémontant et la Chaîne rouge de Saint-Joseph, l'œil découvre, au confluent de la Bléone, les rochers des Mées, véritable alignement processionnel, connu dans le pays sous le nom de *Pénitents des Mées*. Les jours de grand soleil, on voit au loin les eaux de la Durance briller d'un éclat éblouissant, comme si les grains de mica et les cristaux de silice pure, qu'elles roulent et pulvérisent dans leur cours torrentiel, rendaient plus intense leur pouvoir réfléchissant.

Au delà, le plateau de Valensole, formidable alluvion de 300 mètres d'épaisseur, dans laquelle un géologue chercherait vainement la sombre diorite, la serpentine verte, la variolite aux fines mouchetures et toutes les pierres dures que la Durance a si largement répandues plus tard dans ses lits successifs.

Plus loin, au sud, près d'Aix, coupée en forme d'équerre, la montagne de Sainte-Victoire ; au sud-ouest, le Luberon, dessinant sur le fond du ciel une ligne continue qui va se perdre derrière les montagnes du premier plan.

A l'ouest, la riante vallée de Saint-Geniez, avec ses prairies bordées de saules et de frênes, ses vergers et ses jardins, que dominant, haut perchées, les quelques maisons dont se compose le village.

Des chaînes continues de rochers semblent fermer la vallée de toutes parts. Surplombant le village, la roche de Baume-Rousse, avec sa galerie en façade longue d'un kilomètre et suffisamment large pour y circuler en voiture. En face, la roche de Grisonnières, soutenant un spacieux plateau dont les pâturages nourrissaient autrefois les vaches laitières des fermes voisines. L'accès du plateau est fermé par un *à pic*, le long duquel il ne reste plus qu'une brèche étroite où le chasseur vient attendre le lièvre traqué par les chiens courants. Le Pas de la Vache est devenu le Pas du Lièvre.

Entre Baume-Rousse et Grisonnières, on distingue à

peine l'entrée de la vallée, tant les roches enserrant étroitement la route et le ruisseau du Jabron.

Puis, séparé de Baume-Rousse par le col de Valernes, le versant déclive de Gache, sur lequel se dressent encore des chênes séculaires, derniers vestiges des forêts qui couvraient autrefois toutes ces montagnes.

Au nord, la masse énorme des calcaires de Trénon, avec ses bancs de portor et de marbre noir.

Au nord-est, le Mal-Pas, avec ses carrières de plâtre et de marbre blanc, que les difficultés du transport rendent inexploitable. C'est le fond de la vallée du Vançon; le chemin de Seyne longe, étroit et suspendu, les flancs abrupts de la montagne, au-dessus de marnes irisées aux teintes changeantes. Il est prudent de franchir à pied ce sentier dangereux, qui justifie bien son nom de Mal-Pas (1).

Dans le fond, dorées par le soleil levant, — scintillant de millions de feux, comme un amoncellement de pierres précieuses, aux rayons intenses de midi, ou se colorant d'un rose tendre sous les derniers reflets du soleil couchant, — les cimes neigeuses de Costebelle couronnent magnifiquement un panorama que l'œil le plus indifférent ne saurait se lasser d'admirer (2).

Tout près de nous maintenant, à l'est, et séparée du roc de Dromon par la coupure profonde du Vançon, la montagne de Cluchette, accidentée de précipices redoutables qui donnent, même à distance, la sensation du vertige.

Vers la gauche, entre le Mal-Pas et Cluchette, au-dessous du site toujours verdoyant de Brianson, dans une fissure de la roche, la cascade de Gourgoumont, dont on aperçoit, à travers une échappée, les bouillonnements blancs d'écume.

---

(1) Le sentier est devenu grand chemin depuis que ces lignes furent écrites.

(2) Altitude de Costebelle : 2,100 mètres.

Çà et là, dans les escarpements formidables de Cluchette, des touffes de verdure, arbustes et arbrisseaux, petites oasis perdues au sein des ruines de la montagne, attestent encore l'ancienne végétation de ce versant aujourd'hui profondément labouré par les agents atmosphériques.

C'est dans cette région bouleversée que les habitants des hameaux situés sur les bords du torrent abandonnent leurs troupeaux de chèvres pendant l'automne et une partie de l'hiver, jusqu'aux premières neiges. Ces chèvres vivent là dans une entière liberté, sans gardien, à peine surveillées, évoluant au gré de leur caprice dans ce parc accidenté dont elles paissent l'herbe et le feuillage que le soleil n'a pas desséchés à cette altitude. La seule issue de cet enclos se trouve vers les hameaux. Partout ailleurs, la sortie est impossible. En haut, une muraille de roc vif; à droite et à gauche, sur le flanc de Cluchette, deux sillons profonds et arides, creusés par les effondrements et les glissements du terrain.

Pendant l'automne dernier, des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les belles prairies du versant opposé et qui, défiant le vide, arpentaient gravement la corniche supérieure, s'aperçurent que les chèvres n'étaient plus seules. Il y avait au milieu d'elles un compagnon de table et de plaisir. Un superbe chamois, lassé de mériter trop longtemps le nom de solitaire, avait quitté les Alpes voisines et, conduit par sa bonne étoile, avait rencontré cette troupe joyeuse. Pareil à un sultan au milieu du sérail et fier de son nombreux cortège, le chamois reposait sur un tapis de mousse et de gentianes, pendant que ses compagnes paissaient autour de lui. Gagnées par l'indépendance de celui qui était devenu leur seigneur et maître, elles s'étaient constituées ses gardes du corps, toujours prêtes à l'avertir à la première alerte. Vainement, les bergers du vallon, prévenus par leurs camarades de la montagne, tentèrent d'atteindre le chamois en approchant les chèvres. L'éveil était aussitôt donné et les expéditions

les mieux combinées échouaient contre cette solidarité à toute épreuve.

Dans le camp des bergers, on résolut d'attendre les premiers froids. La trêve dura deux mois. L'hiver vint ensuite, et l'herbe disparut. Les chèvres alors, moins sobres que leur compagnon, se rapprochèrent insensiblement des hameaux. Le chamois les suivit. Il lui en coûtait de rompre brusquement avec ses habitudes, et mal lui en prit. Un jour que le troupeau s'était hasardé sur une bordure de rocs à l'abri desquels végétaient encore les dernières plantes, un gamin, profitant du moment où le chamois reposait, grimpa jusqu'à l'entrée d'un couloir resserré qui conduisait au sommet de cette bande rocheuse et, se redressant brusquement, se mit à pousser des cris assourdissants. Chèvres et chamois détalèrent vers le vallon. Trois chasseurs accueillirent le malheureux chamois par une salve de coups de fusil et l'étendirent au milieu de ses compagnes terrifiées. Une balle fit sauter une partie du crâne et brisa les cornes de la magnifique bête, détruisant ainsi le seul trophée qu'on aurait pu conserver de cet épisode cynégétique.



Il ne faut pas quitter Dromon sans visiter la crypte située sous la petite chapelle à demi ruinée, au pied même du grand rocher, du côté qui fait face au Mal-Pas.

Certain jour de l'année, les habitants de la contrée se rendent en pèlerinage dans ce sanctuaire, aux abords si pittoresques.

La chapelle souterraine fut découverte par un berger dans les circonstances suivantes : plusieurs fois, ce berger avait observé que le sol résonnait lorsqu'il le frappait de son bâton. Il fit part de sa remarque à l'un des aïeux de mon ami Laborde, lequel s'empressa de vérifier l'exactitude de cette assertion. Des fouilles furent entreprises et ame-

nèrent au jour la crypte sur laquelle la piété des fidèles éleva le sanctuaire actuel.

Pour l'amateur d'archéologie, la visite de la crypte présente un attrait particulier. Les chapiteaux, leur architecture, les attributs (gerbes de blé, paon, etc.) et les autres sculptures dont ils sont ornés, leurs divers caractères, en un mot, sont autant de sujets d'étude offerts à l'archéologue, dans ce monument datant des premiers siècles de l'ère chrétienne.

\*  
\*\*

En terminant ce récit, je crois devoir donner quelques indications précises à l'usage des voyageurs, suivant les traditions du Club Alpin Français.

De Sisteron à Pierre-Écrite, trajet à pied en 2 heures.

De Pierre-Écrite à Saint-Geniez, » » en 1 heure.

De Saint-Geniez à Dromon, » » en 1/2 heure.

La route, carrossable sur tout ce trajet, permet aux dames ou à ceux que la marche peut effrayer de franchir en voiture cette distance de 18 kilomètres.

---

*Au point de vue géologique, consulter la thèse de M. W. Kilian et les cartes très soignées qui accompagnent ce travail (Géologie de la Chaîne de Lure).*

G. TARDIEU.

---